

M

ONSIEUR LE MAIRE, Mesdames, Messieurs, chers Amis,

De tout cœur, Monsieur le Maire, je vous remercie pour les paroles que vous venez de prononcer. Je vous le dis au nom de l'association Romarin et des nombreux amis tchèques et français qui ne cessent de m'accompagner dans nos travaux.

Laissez-moi rappeler cependant que nos actions d'aujourd'hui ne sont que le prolongement d'autres initiatives. Je me dois de rendre hommage à nos prédécesseurs, comme Pierre Dalloz, qui le premier, en 1983, rassembla patiemment l'œuvre poétique de Suzanne Renaud, et fut avec Paul Dreyfus et Paul Hamon l'instigateur d'une exposition *Renaud-Reynek* à la Maison Stendhal, la première en France réellement documentée, dont je fus commissaire sous leur direction. Dix ans plus tard, Pierre Vaillant, longtemps le maître éclairé de ces lieux, faisait don de sa collection de gravures et dessins de Reynek à la Bibliothèque municipale de Grenoble, qui devenait ainsi l'institution publique française possédant la plus importante collection d'œuvres de l'artiste.

La date anniversaire de la mort de Reynek, un 28 septembre il y a quarante ans – et celle de la naissance de Suzanne Renaud, un 30 septembre il y a plus d'un siècle – sont l'occasion d'évoquer les liens que l'artiste et sa femme poète ont tissés avec Grenoble et même plus largement avec la France.

Par un hasard de circonstances qui ressemble à un conte de fée, mais aussi en raison de cette vive attirance vers la culture française qui animait alors les intellectuels et les artistes de la jeune République tchécoslovaque, Bohuslav Reynek vint épouser la Dauphinoise Suzanne Renaud le 13 mars 1926, en l'église Saint-Joseph de Grenoble. Il habita au 9 rue Lesdiguières, vit naître ses deux fils à La Tronche, alla en villégiature avec sa femme et ses deux jeunes enfants à Vaulnaveys-le-Haut dans une pension de famille située derrière l'église. Et se promena, aux alentours de Grenoble, ses cartons et ses pastels à la main. Ses excursions à pied ou en tram – le tram d'entre-deux-guerres – le conduisirent à Corenc, Saint-Nizier d'Uriage, Notre-Dame de Mésage... Il visita La Salette en compagnie de Bernanos, résida avec sa famille à Manosque auprès de Giono, y découvrit la Haute Provence, où il rêva de vivre comme berger. De ces promenades solitaires, il rapporte ses fusains et pastels : églises romanes et paysages des environs de Grenoble, le vieux prieuré de Domène, les terrains vagues et les chiens errants de Poisat où à l'époque on déversait les ordures de la ville. Sans oublier les campaniles de Provence, les amandiers en fleurs du Tricastin, où il s'échappe de temps en temps.

Le jeune artiste Reynek est un grand timide. Il n'a encore jamais ouvert ses cartons au public, nulle part. C'est à Grenoble, en 1927, qu'il se risque pour la première fois de sa vie à exposer, au Salon de l'Effort parmi les peintres dauphinois : Louis Gervat, Édith Berger, Sahut, Ducultit... Deux ans plus tard une exposition individuelle lui est consacrée, à la Galerie Saint-Louis, chez Joseph Laforge. C'est le succès immédiat. L'œuvre de Reynek sera durant l'entre-deux-guerres régulièrement exposée à Grenoble, reconnue, commentée, admirée. Les critiques sont élogieuses, les amateurs achètent. Le Musée de Grenoble est la première institution publique française à acheter ses œuvres – deux dessins en 1929, à l'initiative du conservateur Andry-Farcy. Dans l'un des nombreux articles qu'il consacre à Reynek, Andry-Farcy aura ces mots : « c'est avec Bonnard le meilleur peintre du grand silence blanc ».

Nul doute donc, que c'est d'abord en France, que l'art de Reynek fut reconnu dès ses débuts par ses dessins, et plus tard par ses gravures. Une exposition collective en avril 1936 à la Maison des Sociétés de Grenoble réunit auprès des Dauphinois Louise Morel, Sahut, Flandrin et Reynek... des noms comme Derain, Modigliani, Foujita, et des plus jeunes de l'École de Paris. En 1936 Reynek retourne dans son pays et ne reviendra plus à Grenoble. Cependant plusieurs expositions de ses gravures ont lieu dans les années cinquante à l'initiative de Joseph Laforge, puis en 1960 chez le libraire Jean Damien rue Montorge. Au lendemain de la mort de l'artiste, une émouvante exposition organisée dans les caves de la rue Millet révèle la splendeur de son grand œuvre gravé. En Tchécoslovaquie, il faudra attendre le Printemps de Prague pour que le public tchèque puisse découvrir – le temps d'une année – l'art de Reynek, qui sera ensuite à nouveau occulté pendant les décennies de la Normalisation.

Mais comment expliquer que, malgré les séparations politiques et culturelles de l'après-guerre, une partie importante de l'œuvre gravé de Reynek soit représentée en France, ici à la Bibliothèque municipale et en de nombreuses collections particulières. Certes, grâce aux expositions qui permettaient aux collectionneurs grenoblois d'acheter des œuvres, mais aussi indirectement et paradoxalement en raison des avanies de l'époque. En effet, endurant les Noirs puis les Rouges – ainsi les Tchèques désignent-ils leurs envahisseurs successifs sous Hitler puis Staline – les Reynek vivaient derrière le Rideau de fer dans l'angoisse et le dénuement. Privés de public, ne pouvant vivre de leur art, ils trouvèrent un réconfort et un soutien dans la fidélité de leurs amis du monde libre, jamais démentie. Ces amis envoyaient de temps à autre des denrées devenues introuvables en Tchécoslovaquie – café, épices, papiers et couleurs pour le graveur – et recevaient en reconnaissance, un poème, une petite gravure... Il est probable que Suzanne Renaud voulut disperser ainsi son œuvre, en confiant ses manuscrits à des mains amies, les intellectuels et les artistes étant alors très inquiétés dans son pays d'adoption. Il faut cependant rappeler en passant qu'elle eut le courage de publier en 1939 *Victimae laudes*, recueil

de poèmes où la Française dit, sans mâcher ses mots, sa révolte devant le drame du pays de Bohême. Quelques œuvres de Reynek, *Reniments de saint Pierre*, ou *Judas*, sont également sans équivoque sur l'identité des personnages.

Moins visible pour le public français que l'œuvre graphique, mais non moins essentielle, est l'œuvre de traducteur de Reynek. Passeur dans sa langue natale de nos œuvres littéraires, des plus connues à d'autres demeurées dans l'ombre, Reynek a participé au rayonnement de la culture française dans son pays. Ainsi fut-il l'un des premiers traducteurs en langue tchèque d'œuvres importantes de Péguy, Bernanos, Giono, Max Jacob, P. Valéry, mais aussi de Jean Lebrau, André de Richaud, Tristan Corbière. Reynek est un ami de notre langue française qu'il maîtrise parfaitement. Ses lettres en français à ses amis dauphinois sont un trésor de poésie en prose, un précieux patrimoine éditorial qu'il serait opportun de publier en France.

C'est dire combien Grenoble fut – est – le berceau de la connaissance de l'œuvre de Suzanne Renaud et de Bohuslav Reynek. Cependant cette connaissance est demeurée en France le privilège de quelques initiés. Déjà en 1935, le journaliste Yves Farge déplorait : « Saura-t-on un jour ce que les échanges intellectuels entre la France et la Tchécoslovaquie doivent à Bohuslav Reynek et à Suzanne Renaud ? Mais le grand public ne sait pas, on ne lui a rien dit d'ailleurs... ».

Et aujourd'hui. Et maintenant...

Aujourd'hui en République tchèque, Reynek est admiré, célébré avec éclat, choyé, considéré comme un artiste national dont l'œuvre rayonne déjà à l'étranger, au Japon, en Chine. Depuis deux ans, à l'occasion de dates anniversaires, collections publiques et privées s'unissent pour réaliser des expositions aux quatre coins du pays. On édite, on publie des livres, des catalogues. On se dispute l'héritage Reynek.

Aujourd'hui à Grenoble, on peut avoir la satisfaction d'avoir rassemblé la quasi-totalité de l'œuvre originale de Suzanne Renaud, désormais conservée ici à la Bibliothèque, et d'avoir publié l'édition critique de son Œuvre poétique complet. Nous espérons finaliser prochainement la mise en ligne du catalogue raisonné de l'œuvre graphique de Bohuslav Reynek, partiellement bilingue français-tchèque – un travail au long cours. Je voudrais rappeler à ce sujet que l'Université Stendhal à Grenoble est l'un des centres d'études de la langue tchèque en France et souligner la précieuse contribution qu'ont apportée à l'élaboration de ce catalogue les lectrices tchèques qui se sont succédé au Centre d'études slaves – Milena, Lenka, Kamila, Tamara, cette année Jitka.

Cependant, malgré ces réalisations, il me semble que le patrimoine Renaud–Reynek souffre d'un syndrome chronique, celui du « chercheur-taube », dont on ne voit apparaître que quelques taupinières de temps à autre. Il appartiendrait pourtant à la France, à Grenoble, où Reynek et sa femme vécurent les jours les plus heureux de leur vie, de rendre plus visible l'héritage de beauté et de spiritualité qu'ils nous ont laissé, de mettre en lumière les gisements d'un riche potentiel culturel dont nous sommes dépositaires, et qui tarde trop à prendre sa place dans le paysage français alors que s'annonce, semble-t-il, le rayonnement international de l'œuvre de Bohuslav Reynek.

Monsieur le Maire, chers Amis, j'ose croire que ce devoir de mémoire va se poursuivre, et que Grenoble peut prétendre à devenir le centre français de documentation et de recherche sur l'œuvre des deux artistes. Je rêve même que l'on préempte quelque chapelle romane des alentours, une crypte, ou mieux encore, à l'image du berger-graveur des Hauteurs tchécoslovaques, une modeste grange dans un coin de pays, pour y créer... un Musée Reynek.

En attendant voici, de la collection que j'ai rassemblée, ces dessins de Bohuslav Reynek en don à la Ville de Grenoble pour sa Bibliothèque : ils vont rejoindre le fonds Renaud–Reynek existant. Voici aussi – non annoncé et surprise du jour – un ensemble de manuscrits de poèmes de Suzanne Renaud. Avec ce don des enfants de Jeanne et Noël Guerry, amis de longue date de la famille Reynek, la Bibliothèque de Grenoble conservera désormais, à quelques pièces près, la totalité de l'œuvre originale de Suzanne Renaud.

Car il est un dicton issu du *Gaspard des montagnes* d'Henri Pourrat et qu'aimait particulièrement Suzanne Renaud :

« Ce qui se garde pourrit,
ce qui se donne fleurit. »

Annick Auzimour

Grenoble, le 29 septembre 2011

(Allocution prononcée à l'occasion d'un don de dessins de Bohuslav Reynek à la Bibliothèque d'Étude et d'Information de Grenoble)



B. Reynek : *Bosquet d'automne*, 1929